FRL4 15512 A
Case
FRL
1933.8

DE L'ESPRIT PUBLIC

CONSIDÉRÉ

Dans une Révolution d'un grand Etat.

DISCOURS

Prononcé le Jeudi, 13 Décembre, l'an premier de la République Française, dans la séance publique extraordinaire du Département de Rhône & Loire, dans laquelle étoient tous les Corps administratifs & judiciaires séants dans la ville de Lyon ;

Par le Citoyen GRANDCHAMP, président du Département de Rhône & Loire.

Quid leges sine moribus
Vanæ proficiunt ?
HOR. Od. 24, l. 3.

A LYON,
De l'Imprimerie d'Aimé Vatar-Delaroche, aux halles de la Grenette.

THE NEWBERRY LIBRARY

DE L'ESPRIT PUBLIC CONSIDÉRÉ

Dans une Révolution d'un grand Etat.

PEUPLE Républicain, & vous tous mes collegues, freres & amis, SALUT.

L'objet de toute assemblée nombreuse d'hommes libres, ne peut être que grand, sévere & d'une haute importance. Ou c'est pour y peindre à l'humanité par la nature, à la raison par des faits, à la justice par l'austere vérité, ou bien à la République par ses plus grands intérêts.

A peine le conseil général de l'administration du département de Rhône & Loire s'est vu réuni après avoir été renouvellé, à peine a-t-il pu énoncer légalement un premier vœu, que ses membres ont ambitionné & arrêté unanimement de commencer leurs opé-

rations publiques par s'entourer du peuple ſouverain, de tous les corps conſtitués que la loi leur ſubordonne, & dont la gradation & diverſité de pouvoirs conſtituent le corps politique de l'état ; pour manifeſter hautement & individuellement leurs opinions & principes comme délégués du peuple ; pour lui faire dire avec équité, notre choix eſt bon ou erroné, nos eſpérances vaines ou fondées ; pour établir une confiance néceſſaire & réciproque ; pour lui faire connoître la conſtitution de notre exiſtence politique ; enfin, pour que, juge en premier & en dernier reſſort, ſon jugement ſoit aſſis ſur des baſes connues.

Citoyens, la ſeule penſée de cette réunion nous a fait treſſaillir d'une joie pure. Citoyens, jugez de la douce émotion qui nous agite, en voyant nos ſouhaits accomplis !

Pénétrés ainſi que vous de cette vérité, que dans une République, le reſſort le plus puiſſant de ſon gouvernement, la baſe la plus ſolide de ſa proſpérité étoient dans l'eſprit public ; que dirigé par la ſaine morale & l'inſtruction, il eſt le ſalut du peuple ; que ſon état le plus deſirable & le plus général étoit la réunion des forces & des moyens du corps ſocial ; que le concours des lumieres de chacun fait

la sécurité & établit les connoissances de tous : nous avons dû saisir avidement l'occasion de parler de cet esprit public, pour nous en pénétrer ensemble, en préparer ainsi & l'existence & les heureux effets.

Citoyens, malgré le très-court espace de temps, je me suis chargé de cet honorable & difficile emploi sans me faire illusion sur mes moyens. Mais parmi des hommes civilisés & libres, les efforts sont aussi un tribut. Mais si je demande indulgence sur mes paroles, je n'en demande point pour mes actions & mes principes. J'appelle toute votre surveillance. Le vrai républicain ne flattant point, ne veut point être flatté. Droiture, voilà son mobile ; franchise, voilà sa marche ; vérité, voilà la divinité qu'il encense ; utilité publique, voilà son véritable but.

Sans félicité publique il n'y a point de véritable bonheur particulier. Ce principe posé, je demande, qu'est-ce que l'esprit public ? c'est le concours simultané de toutes les pensées, de tous les discours, de toutes les actions individuelles du peuple, conçues, exprimées, & dirigées vers un but commun, la prospérité & le salut de la patrie.

Le besoin de quitter le malheur, la néces-

ſité de réprimer les abus, devenus inſupportables, d'un gouvernement deſpotique conſéquemment vicieux, de rompre ſes indignes chaînes teintes de ſang, & qu'appeſantit encore l'affreux égoïſme des privileges ; toutes ces douloureuſes affections du peuple nées à-la-fois & généralement ſenties, donnent naiſſance à la pitié de ſoi, à la compaſſion pour ſon ſemblable, premieres ſemences d'une révolution qui approche, premieres étincelles auſſi, de l'eſprit public qui va naître.

L'amour de ſon ſemblable en proportion de ſa miſere propre, fait jaillir du cœur de l'homme, qui, enfin, veut être ſoulagé, & qui par-là preſſent l'inſtinct de ſa liberté, le premier cri de la vertu ; ſon étincelle ſacrée devient bientôt, & par une ſuite rapide, flamme ondoyante, amour de la patrie. A elle ſeule, à la vertu eſt due la gloire entiere, la premiere gloire de donner le jour à l'eſprit public qui en dérive. Il n'y en a point dans le cœur de l'eſclave abſolu.

Par un mouvement auſſi prompt que celui d'un arc tendu dont la corde ou la chaîne ſe rompt tout-à-coup, l'eſprit public qui naît avec une révolution eſt toujours turbulent, comme les enfants robuſtes. Il ſuit l'impulſion impé-

rieuſe d'une inſurrection qui commence, il s'attache à elle, la joint, l'accompagne dans ſa marche bruſque & inégale. Il s'accroît, il groſſit, il ſe compoſe & de la néceſſité de faire cauſe commune, & de celle de ſe réunir en une ſeule maſſe pour être plus fort, & de celle de s'inſtruire. Ayant les mêmes affections à manifeſter, il proclame les mêmes intérêts à défendre.

Sa marche plus calme, plus ſenſée, plus majeſtueuſe ne ſe découvre qu'à la ſuite de la réflexion & de l'expérience. Alors ſeulement la raiſon l'aſſujettit à une meſure plus utile. Sorti des bornes de la juſtice par la néceſſité, comme un torrent de ſon lit, il y rentre par l'effet de cette même néceſſité. Alors les vœux étant unanimes, les deſirs ſemblables, les beſoins communs, un même eſprit animant le peuple, l'eſprit public eſt formé. Il eſt ignorant, mais il eſt puiſſant. Il connoît qu'il lui manque beaucoup, mais c'eſt déja ſavoir aſſez pour aſſurer ſes progrès & ſes ſuccès. Les mêmes moyens, les mêmes inſtruments qui lui ont ſervi dans le principe, ne peuvent être admis & dans ſon progrès, & dans ſon état. Ce qui étoit vertu publique deviendroit crime & vice particulier. Ce qui par le fait étoit né-

ceſſité impérieuſe & urgente, ſeroit monſtruoſité révoltante. Brutus délivrant ſa patrie fut un grand Romain. Brutus aſſouviſſant ſa haine particuliere n'eût été aux yeux de la poſtérité qu'un vil aſſaſſin.

C'eſt alors que cet eſprit public préparant les lumieres utiles par l'inſtruction, claſſe les hommes par le ſeul pouvoir de leur mérite, n'admet de privileges que pour la vertu & l'indigence honnête, de diſtinction que pour le génie, de récompenſes que pour les travaux reconnus néceſſaires.

Alors tout formé & debout, l'eſprit public ſe nourrit dans l'immenſité & la variété des choſes & cachées & viſibles, pernicieuſes & ſalutaires, de grandes vertus & de grands forfaits; ſon tempérament lui ſoumet tous les obſtacles, il ſe fortifie de tous les ſacrifices.

Alors il fait marcher les connoiſſances acquiſes vers la confection des loix, de ces loix ſouveraines protectrices de l'exiſtence ſociale; les loix, vers le ſanctuaire de l'humanité, premier inſtinct, beſoin premier, enfant ainé d'une mere commune, la tendre nature. Toutes enfin marchent enſemble & cherchent la proſpérité publique.

Produit par la vertu, c'eſt lui, c'eſt l'eſprit

public qui accompagne toujours & dirige le cours d'une révolution vers le meilleur gouvernement des hommes. Ou plutôt c'eſt lui même qui l'opere à préſent en la dirigeant vers un but fortuné qu'il preſſent, dont il a l'inſtinct, mais qu'il n'apperçoit pas encore. C'eſt lui qui en ſuſpend la marche, la garantit de ſes propres écarts, la retient, la défend contre toute atteinte que le fanatiſme, la diſcorde, les factions, les combats, les ruſes du deſpotiſme, l'indifférence & même l'enthouſiaſme oppoſent à ſa conſommation.

Ses précieux effets ne s'arrêtent que devant la derniere vérité à découvrir. Dans ſa courſe ſolemnelle il les a toutes ſaiſies, il a heurté auſſi toutes les erreurs. Enfin & en derniere analyſe, l'abus affreux de l'eſclavage a été ſon principe, & la République eſt devenue ſon terme.

Ainſi donc le mal devient la ſource du bien. Ainſi la ſemence de la vertu a pris racine à travers les chaînes du deſpotiſme. Ainſi l'eſprit public qu'elle enfanta, a pour ainſi dire donné à l'ame des hommes une nouvelle création. Cette ame aveugle & ſervile, il la ſaiſit, il la trempe dans le feu de la liberté, elle en reſſort clairvoyante, fiere & républicaine.

Le peuple devenu ſouverain par les droits

du besoin & par ceux de la nature, s'appuyant ur toute la force de l'esprit public, a par le fait tracé, déclaré & expliqué toutes ses justes prétentions; il respire sans maître. Les hommes sont toujours ses freres, mais ils ne sont plus que ses égaux. Il est libre par sa volonté, il va la manifester par ses loix. Elles seules à présent vont l'enchaîner. Il s'affouplit devant elles, il se courbe devant cette seule idole, sortie & façonnée de ses propres mains.

Dès-lors, il ne peut plus méconnoître ces loix ni les enfreindre. Il a souscrit à leur observance rigide. Il a lui-même choisi ses ministres. Il a remis dans leurs mains ses pouvoirs & l'exercice de ses droits. Il ne peut plus avoir, dès ce moment, que deux grandes affections, qui vont à jamais opérer son bonheur ou préparer sans retour son malheur, l'amour des loix ou leur mépris. Il est alors, & irrévocablement, digne de la liberté, ou fait pour l'esclavage.

L'esprit public arrivé à ce point, se repose. Il est au sommet de ses domaines. Il est dans son plus haut degré de maturité. C'est aussi là qu'il arrête & fixe la forme de son gouvernement. Il ne lui reste plus qu'à l'environner de toute sa puissance. Son plus grand intérêt est de soutenir son ouvrage.

Ame & reſſort des peuples libres, la préſence de l'eſprit public vivifie & conſerve ; ſon éloignement laiſſe tout languir. Par ſon mouvement fier & meſuré, l'eſprit public eſt une ſeve féconde, qui nourrit, qui fortifie l'arbre ſocial ; par ſa marche déſordonnée, c'eſt un orage brûlant qui le deſſeche & l'appauvrit. Enfin, la ſage économie de ſa diſtribution lui donne la phyſionomie d'un corps robuſte & proſpere, ſa profuſion aveugle prépare ſa diſſolution & ſa mort. Citoyens, voilà l'eſprit public.

Pour que la république atteigne dans ſa durée les bornes les plus lointaines des choſes périſſables, il faut que l'eſprit public qui l'a formée ſoit toujours ſon maître & ſon régulateur. Ils ne ſauroient exiſter l'un ſans l'autre. Tout finit bien vîte par défaut d'aliments, dans les inſtitutions morales comme dans les corps politiques. Il faut donc que ce fleuve ne tariſſe jamais, qu'il ſoit entretenu lui-même par toutes les ſources & les vapeurs qui doivent y répondre, qu'il arroſe ſans ceſſe par des canaux bien diſtribués cette contrée nouvelle, que ſon eau bienfaiſante circule & pénetre par différentes ramifications dans tous les coins de cette terre inerte & neuve, mais qui n'appelle que la culture & la vie.

Ces conducteurs de l'esprit public, & qui doivent l'entretenir, sont à notre portée. Ici, je rappelle le principe déja établi, que tous les habitants, ou la majorité de la république, tous les corps constitués doivent marcher ensemble, & dans le même sens, quoique par des routes diverses. Ces routes sont l'imprimerie, les bons livres, les journalistes courageux & véridiques, le théatre, les sociétés savantes, les sociétés populaires, les fêtes nationales, les assemblées législatives, administratives & judiciaires publiques, les grouppes de toutes les classes de citoyens, les temples où ils rendent hommage à la Divinité; en un mot, toutes les assemblées du peuple formées pour son instruction ou ses délassements.

Citoyens, vous le savez aussi bien que moi, mais nous oublions les vérités les plus utiles, & les abus s'augmentent & demeurent. Il faut qu'elles nous frappent sans cesse par leur présence. Il faut nous les rappeller mutuellement & sans relâche.

Citoyens, voilà les vrais canaux par lesquels doivent filtrer tous les sucs de l'esprit public. Voilà les véritables laboratoires, les sources précieuses où ils doivent se former, s'épurer, & d'où ils doivent couler sans interruption jusque

sous l'humble toît de l'ignorant & de l'indigent.

L'imprimerie a déclaré la guerre à toutes les tyrannies ; elle a tué d'avance le despotisme & le fanatisme sur toute la surface de la terre. Ces deux monstres sont freres, ils se servent mutuellement d'appui par de communs forfaits. Ils sont nés de l'ignorance & de l'orgueil, & par-tout où leur famille infame établit son empire, tout languit, tout desseche, tout meurt empoisonné dans son germe, ou ne produit que le malheur & la mort. Ils doivent mourir un jour avec fracas, & entraîner avec eux leurs productions abhorrées. Ils expieront trop tard sans doute tous les crimes dont ils ont souillé & ensanglanté les nations, mais ils les expieront, & le moment n'en est peut-être pas éloigné.

Citoyens, l'inventeur de l'imprimerie aura acquis cette immortelle gloire. Il a bien mérité des générations présentes & à venir. Il a éclairé les hommes, en leur facilitant la connoissance & de leurs droits & de leurs devoirs, & de toute l'étendue de leurs facultés. Il a fait connoître des trésors oubliés ou perdus pour la félicité du genre humain. Il a recueilli & transmis aux hommes l'esprit public.

Ah ! ſi les hommes ſont reconnoiſſants, s'ils veulent par un acte d'équité rendre hommage aux talents, pour en faire éclorre de nouveaux à leur avatange, s'ils ont l'ambition d'être juſtes, que tardent-ils à ſatisfaire à une obligation trop différée ? Qu'il ſeroit beau, qu'il ſeroit glorieux pour les François, que les premiers ils élevaſſent à l'inventeur de l'imprimerie un autel dès long-temps mérité !

L'eſprit public coulant à travers les caracteres de l'imprimerie, y revient par ſa pente naturelle, mais chargé de richeſſes. Ces caracteres ont ſervi à l'inſtruction des hommes. Les grands écrivains rendent à l'imprimerie un ſervice avancé par elle, ils ſont juſtes enversle monde.

Tout écrivain profondément ſenſible eſt dès-lors profondément patriote. Il eſt néceſſairement philoſophe, ce qui eſt la même choſe. La philoſophie n'eſt que la connoiſſance des loix de la nature, de tous les domaines de l'eſprit & du cœur humain, qui accompagne toujours l'amour de ſes ſemblables. Peut-on être philoſophe ſans être bon ? Et le patriotiſme qu'eſt-il, ſi ce n'eſt la philoſophie miſe en pratique ?

Le cœur d'un écrivain ſenſible, eſt le vrai temple de l'humanité ; ſa tête, le vrai foyer de

l'esprit public ; sa bouche, l'expression continuelle de la déclaration des droits de l'homme ; sa plume, le tube meurtrier qui protege la vérité, combat les erreurs, poursuit les abus, épouvante les tyrans.

Peuples de la terre, peuple de la France ! ce n'est point vous qui avez fait les heureuses révolutions dont vous vous applaudissez, & dont l'humanité s'honore ; ce sont les philosophes.

Tandis que nous nous courbions dans l'esclavage, ils achetoient notre bonheur à la lueur d'une lampe tranquille & solitaire. Ils le payoient par de pénibles veilles, au prix de leur santé, quelquefois de leur vie. Leurs larmes ont souvent coulé devant le tableau de nos miseres. Elles ont souvent mouillé des cachots reservés aux crimes. Leur sang a plus d'une fois arrosé pour nous un échafaud honorable ! Non, ce n'est point vous. La liberté vous appartient comme l'air que vous respirez, comme le soleil qui vous éclaire ; mais elle vous étoit inconnue, elle étoit perdue pour vous. Vos regards ne la pouvoient atteindre. La philosophie l'a retrouvée & vous l'a rendue. De tout votre pouvoir, vous l'avez défendue contre ses ravisseurs barbares. La victoire s'est fixée près de vous, & voilà votre gloire véri-

table. Soyez donc juſtes & à jamais, envers les grands écrivains. Soyez reconnoiſſants envers la philoſophie, & n'oubliez jamais ces vérités ; ce ſont leurs généreuſes mains qui ont détaché le bandeau qui couvroit vos yeux, vous n'avez fait que le recevoir & le détruire.

Multiplions donc les bons écrivains par nos encouragements & nos juſtes hommages. L'émulation les fera naître aſſez, s'ils ſont honorés. En augmenter ainſi le nombre, n'eſt-ce pas doubler l'eſprit public ?

Un moyen non moins puiſſant d'alimenter l'eſprit public, de régénérer nos mœurs, & les rendre vraiment républicaines, mœurs ſans leſquelles l'eſprit public dégénere ou s'établit ſur de mouvantes baſes ; c'eſt d'en déployer & varier tous les caracteres dans les ſcenes théatrales. Les beaux jours de Rome & d'Athenes peuvent renaître parmi nous, ſi l'on joue toutes les pieces où l'eſprit public eſt vivant, où tous les crimes des deſpotes ſont mis dans leur horrible jour, où tous les bons fruits de la république ſont mis en évidence ; & ſi (ne l'oublions pas) ſi les ſpectacles ſont mis à la portée de toutes les claſſes du peuple ; s'il y peut contenir en grand nombre : commodé-

ment, & qu'il puiſſe dire : on a ſongé à nous.

Il apprendra ainſi & graduellement à ſe retirer des nombreuſes turpitudes dans leſquelles l'ignorance & ſon abjection paſſée l'ont retenu ſi long - temps. Son éducation alors commencera, & cette culture produira d'autant plus, que ce champ eſt généralement bon & ne demande que d'heureux labeurs.

Quel reſſort immenſe eſt entre les mains des magiſtrats du peuple, dans les ſpectacles, pour l'éclairer & lui faire chérir ſa liberté ! Là, toutes les grandes paſſions ſe combattant, & laiſſant la valeur intéreſſante quoique enchaînée, tous les vices démaſqués, tous les ridicules imprimés. Le théatre deviendroit une école d'eſprit public, qui apprendroit à tout endurer plutôt que l'eſclavage, le parjure, l'inimitié à ſon pays. Et gravant ainſi dans le cœur & la mémoire, par des ſcenes ou terribles, ou gaies, ou pathétiques ; l'eſprit public ſeroit ſa paſſion. Ces avantages ſeroient d'autant plus évidents, que l'ennui & la monotonie en ſeroient bannis. L'harmonie développe l'ame, la bonne muſique l'éleve, elle adoucit l'âpreté de caractere ; la petite l'avilit ou la laiſſe ſans énergie. Les chants, les hymnes ſont faits pour porter au milieu d'elle d'une maniere

agréable & rapide les ſentences de la vertu. Quand le plaiſir conduit ſes ſublimes leçons, elles arrivent bientôt au cœur & y gravent ſes ſolemnels décrets. C'eſt ainſi que les mœurs, l'amour de ſes loix ; c'eſt ainſi que l'eſprit public s'introduiroit dans tous les ſens de l'homme ; il apprendroit à plaindre ſon frere, quoique méchant, à combattre pour la vertu quoique malheureuſe, à mourir pour ſa patrie, eût-elle été ingrate.

Eſt-il beſoin encore de parler des ſociétés populaires comme cauſe & effet de l'eſprit public? Non, leur grande utilité eſt reconnue, elles ont ſauvé l'empire, elles ſoutiendront la République. Elles acheveront leur ouvrage en le perfectionnant. Tous les corps conſtitués ont été environnés par elles ; par elles encore ils ſeront garantis. Tous les abus, toutes les conſpirations ont été par leurs ſoins ou découverts, ou ſignalés, ou déjoués ; eſpérons que déſormais leur ſurveillance aura moins de dénonciations à manifeſter. Plus entieres à l'eſprit public, elles en ſeconderont la culture par tous les ſoins que donnent la liberté & la franchiſe de leur établiſſement. Elles ont été bien utiles, elles le ſeront encore plus. Cette vérité n'eſt plus un problême que pour l'ignorance

rance, ou la mauvaiſe foi. Qu'on ne cite point quelques faits iſolés & particuliers, dont on voudroit arguer contre elles. La maſſe des choſes humaines, ſe compoſe & de bien & de mal. Quand le principe eſt évident, les bons effets reconnus, quand le bien l'emporte, la queſtion eſt réſolue.

Si j'ai cité les ſociétés ſavantes comme pouvant aider à l'eſprit public, j'ai eu moins en vue ce qu'elles ſont que ce qu'elles peuvent être dans la ſuite. Dans les académies actuelles, l'eſprit public n'a point encore été mis à l'ordre du jour. Diſons-le avec juſtice, ce n'eſt pas faute de moyens. Mais l'eſpece de privilege qui en ferme l'entrée à tous autres qu'à ceux qui penſent, écrivent ou agiſſent ſur le plan de tel ou tel ſyſtême adopté, eſt un privilege odieux comme tous les privileges.

Cet eſprit de corps a tué beaucoup de talents; il étouffe d'avance l'eſprit public, qui ne reſpire que l'air de la liberté & ne croît que ſur ſon terrein fécond. L'eſprit public n'y pénétrera qu'avec cette liberté. L'eſprit public n'en jaillira que lorſque le ſavant profond & l'artiſan ignare y ſeront aſſis autour d'une table d'égalité; qu'ils pourront ſans contrainte y offrir, ou les

fruits de leur expérience, ou les écarts de leur imagination, ou des vérités d'uſage, ou des inventions ſimples, ou des conceptions élevées.

Lorſque l'éloquence s'y préſentera avec toute ſa rudeſſe ſans y être entravée par des regles guindées, petites, ou frivoles. Qu'elle y ſera le langage des faits & non la froide harmonie des paroles. Lorſque le directeur ne ſera qu'un ſimple buraliſte à gage, le ſecretaire qu'un ſimple copiſte. Quand l'expérience ſera le ſeul avocat, le peuple le ſeul juge. Quand les récompenſes ne ſeront plus aventurées au gré de l'intrigue ou de la faveur; en un mot, que l'eſprit de corps en ſera banni, que l'eſprit public ſera le ſeul reſſort de tous ſes mouvements.

Mais toutes ces vérités & mille autres ſont devenues triviales à force d'être répétées. Ces inſtitutions du deſpotiſme doivent tomber avec lui. La nation vient de ſaper ſes baſes vicieuſes par un décret régénérateur: il étoit temps. L'inſtruction publique va bientôt s'appuyer ſur un plan plus vaſte, plus ſolide, plus général, & en même temps plus ſimple. Alors l'eſprit public enſeigné par principe, ſera cultivé par beſoin. Les ſciences, les arts, les talents y gagneront tout, ſans que l'égalité & la liberté y perdent rien.

Mais changeons de langage en parlant des journaux. Rien de plus utile dans un gouvernement libre, rien en même-temps de plus dangereux. Tout dépend de l'intérêt qui les met en action, ou celui de la gloire, ou celui de la cupidité. Par eux l'empire a manqué périr, par eux auſſi il s'eſt régénéré en république.

L'expérience nous a appris d'une part ce que l'eſprit public créé, entretenu dans d'utiles vérités par des journaux, peut opérer de grand. Et d'une autre part tout ce que l'erreur, la perfidie & la ſcélérateſſe réunies, & tranſmis par eux, peuvent enfanter de véritables maux. Fruit indigne de la liberté de la preſſe, un mauvais journal eſt une plante vénéneuſe croiſſant à côté les plantes les plus ſalutaires, tenant au même ſol, qu'on ne ſauroit détruire ſans anéantir à-la-fois ſes bons & mauvais germes.

La vérité a percé. Le véritable eſprit public longuement égaré a repris ſa route naturelle. La patrie à triomphé.

Ah ! c'eſt bien par ce canal que l'eſprit public peut pénétrer dans les chemins variés & les ſentiers les plus obſcurs de la ſociété ! cercles, cafés, guinguettes, camps, armées, garniſons, il peut atteindre par-tout, par-tout en inoculer & développer les principes.

Par-tout il peut porter des germes de vies, ou des semences empoisonnées, & tout cela refouler dans les sillons de la société pour donner le jour aux erreurs les plus funestes.

Journalistes, voulez-vous participer plus que personne à la formation de l'esprit public? voulez-vous partager la reconnoissance du peuple réservée à ceux qui l'éclairent ou le défendent? Que ses droits & ses devoirs soient par vous sans cesse présents à ses yeux dans deux tableaux paralleles. Que votre critique soit sévere, mais éclairée & honnête; surveillante, mais ni puérile ni vaine. Attaquez partout le vice nu ou gazé, & n'effarouchez jamais la timidité ou des talents qui écloſent.

L'esprit public vous devra presque tout, & la patrie s'acquittera. Journalistes, vous pouvez faire beaucoup de bien, l'estime publique vous suivra. Vous pouvez faire beaucoup de mal, même impunément, mais vous serez en horreur aux gens de bien. Journalistes, balancerez-vous sur le parti que vous avez à prendre?

Les fêtes publiques contribueront aussi à aviver l'esprit public, quand elles auront pour but de fortifier le corps, & d'agrandir les facultés de l'ame. Lorsque les emblêmes, les

trophées, les triomphes, les couronnes civiques ne ſeront que l'expreſſion de la reconnoiſſance du peuple, & non un puéril ſpectacle préſenté par l'orgueil à une populace aveugle. Quand ils ſeront les images vivantes d'une vie pleine de grandes actions, & non la vaine repréſentation d'un ſimple fait dû ſouvent au haſard.

La pompe embellira toujours ces fêtes quand elles ſeront deſtinées à récompenſer de grands deſſeins, de grandes vertus, ou à ſignaler de grands talents. Dans une république bien aſſiſe, dans laquelle l'eſprit public eſt l'ame générale ; tout doit peindre à la raiſon de l'homme. Tout doit ou retracer ou exciter des traits de valeur, d'héroïſme ou de gloire ; ou de modération, ou d'équité ; ou de continence ou de grandeur d'ame. L'eſprit public ſe nourrit alors d'un ſuc précieux. Alors il enfante l'émulation de tous les genres de mérite. C'eſt-là, c'eſt dans ces cirques, ces enceintes, où les chefs-d'œuvre de la peinture, de la ſculpture & des arts libéraux doivent être étalés. Là, le patriotiſme des Brutus, des Cicerons, la force des Hercules, la continence des Scipions, la mort des Socrates doivent frapper nos ſens & en retracer ſans ceſſe les leçons ſublimes. Les grands hommes naiſſent alors

par la certitude d'exciter après eux ou durant leur vie, l'admiration, la reconnoiſſance, ou un deuil général.

Je voudrois parler des temples, comme pouvant être de vrais ſanctuaires où l'eſprit public voit ſa flamme ſacrée, naître, vivre & ſe perpétuer. Mais je ne le puis, mon cœur ſe ſerre à cette idée. Je voudrois effacer de ma mémoire, de celle de mes freres, que des miniſtres de nos autels, annonçant un Dieu d'humilité & de paix, ont prêché l'orgueil & allumé les torches de la guerre. Ah ! ſi fideles & croyant aux préceptes d'un livre qui n'eſt que la déclaration des droits de l'homme, ils euſſent voulu donner à l'eſprit public tous les ſoins, le temps & les talents qu'ils ont donnés au deſpotiſme & au fanatiſme; ils auroient été ſur la terre les vrais modeles de celui qu'ils ont placé dans le ciel ! d'autant plus coupables aux yeux de la poſtérité qu'ils étoient les ſeuls inſtruits; & que connoiſſant tous les replis du cœur, tous les reſſorts ſecrets des paſſions, par un abord facile & révéré, qu'ayant eu toujours, & à eux ſeuls, le privilege excluſif, le beau privilege de parler au peuple aſſemblé, que pouvant tout ſur les hommes; ils ne ſe ſont ſervis de

ces grands avantages que pour les aveugler ou les rendre eſclaves.

Redoutables ennemis de la raiſon & du genre humain, vous avez ſaiſi votre frere dès le berceau, & vous l'avez conduit par le chemin de l'erreur juſqu'à la décrépitude. La morale, compagne inſéparable de l'eſprit public, a perdu dans vos bouches menſongeres tous ſes attraits & le fruit de ſes douces leçons. Que vous êtes coupables! l'eſprit public que vous auriez pu créer tout ſeuls, eſt né ſans vous, malgré vous; & ſans vous auſſi il ſe ſoutiendra. Il a fallu un concours vraiment miraculeux d'efforts, de maturité de raiſon, de circonſtances, de lumieres nouvelles, de crimes & d'abus de pouvoir, pour faire franchir à la raiſon humaine ce cercle d'airain, ces chaînes dites ſacrées, dans leſquelles vous l'aviez retenue priſonniere pendant tant de ſiecles.

Le moment de ſon triomphe eſt arrivé avec celui de votre ignominie. La patrie ne vous doit rien qu'une juſtice ſévere. Elle ne doit véritablement qu'au petit nombre d'entre vous qui bravent tous les préjugés, toutes les perſécutions, s'élevant dès long-temps à la hauteur de la philoſophie, ſuivant les loix de la raiſon, les cris de la nature, ont toujours

rendu à ces divinités un hommage pur & désintéressé. Véritables missionnaires de paix, véritables précepteurs de l'humanité, véritables amis des hommes, ils les ont éclairés, soutenus & consolés le long de cette pénible vie. Ils n'ont vu dans eux que des semblables, des freres, des égaux, foibles comme eux. Se plaçant au premier rang de la révolution, l'esprit public a été un de leurs cultes. Avant elle, leur ame sensible la desiroit, l'appelloit, & la plaçoit parmi leurs plus précieuses jouissances. Ils ont bien mérité de la nation françoise en particulier, elle n'en perdra jamais le souvenir.

Je n'oublierai point dans l'énumération des canaux par lesquels s'écoule l'esprit public, par lesquels il doit se distribuer, de parler des tribunaux.

Par l'effet inévitable du cours de la révolution, ces anciens appuis du despotisme devoient être renversés les premiers. Un petit nombre d'hommes avoient acheté, ô horreur! le droit de juger. Maîtres de nos fortunes, de nos vies, de notre honneur plus cher qu'elles, ils régloient nos destinées sur les loix les plus barbares & les plus obscures. La nécessité de leur destruction étoit d'autant

plus urgente, qu'il importoit plus à ſes ſuppôts d'en prolonger la durée.

L'eſprit public ne pouvoit en approcher, il fuyoit à leur aſpect. Ces loix étoient un recueil d'énigmes, dans leſquelles le compoſiteur, le commentateur s'étoient réſervé le droit de les deviner à leur gré, & le prix de la découverte toujours arbitraire ſe partageoit parmi leurs complices.

Les prétendues balances de Thémis, n'étoient plus que le vil trébuchet de Plutus. Le ſanctuaire de la juſtice, qu'un ſol anguleux où la chicane attendoit la timidité, la bonne-foi, l'ignorance, l'innocence même, pour en faire autant de victimes à ſa cupidité. C'étoit une arene effroyable où le ſcélérat triomphoit de la ſimplicité, où des trappes perfides s'ouvroient ſous les pas de la vertu chancelante, & dont ſe garantiſſoit le vice adroit & exercé. Ah ! graces, graces ſoient rendues à la philoſophie ! ſes cris perçants ont frappé le cœur des légiſlateurs, & ces gouffres de ſang & de larmes n'exiſtent plus ! Un temple modeſte eſt aſſis ſur leurs ruines. Ce temple eſt celui de l'humanité, elle y préſidera ſans ceſſe ; l'eſprit public eſt entré avec elle, avec lui la liberté & l'égalité.

Il n'entre point dans mon plan de ſuivre l'eſprit public marchant avec la juſtice diſtributive, dans toutes les pauſes qu'elle eſt obligée de faire pour achever de s'acquitter envers les hommes; mais je dirai que, juſqu'à ce que ſa marche ſoit plus courte & mieux aſſurée, jamais hiérarchie n'a été mieux établie pour faire aimer les loix qui l'environnent, & proſpérer l'eſprit public.

Dans toute inſtitution dans laquelle toutes les facilités ſont ouvertes à l'innocence pour être reconnue, & même au crime pour retarder ſon ſupplice, dans leſquelles, par lui-même & ſans frais, le citoyen peut ſe défendre contre le pauvre & le riche, où ſon plus grand intérêt eſt d'être jugé, où ſes juges ſont ſes pairs, où il peut en récuſer & en appeller à ſon gré; là où le glaive de la loi doit frapper le coupable quel qu'il ſoit, quel qu'aient été ſon rang & ſa fortune; là, dis-je, habite le vrai eſprit public, la juſtice ſa compagne inſéparable. Il circule ſans ceſſe & en ſe fortifiant, du juge de paix dans la ſociété, de la ſociété au dernier tribunal. Il entre inſenſiblement dans nos mœurs, nos habitudes. Cet eſprit de juſtice remplace celui de la chicane, comme la vérité remplace le menſonge.

Juges de vos ſemblables, vous poſſédez l'eſprit public dans ſes caracteres les plus brillants, les plus chéris & les plus redoutables. Maniez donc avec prudence ce reſſort puiſſant, du gouvernement des hommes libres. Continuez avec intégrité à le faire ſervir aux mouvements de notre bonheur. Vous aurez fait votre devoir, mais les bénédictions du peuple l'accompagnent. Et la patrie auſſi vous déférera ſes couronnes civiques.

Je me hâte d'arriver à l'eſprit public que les aſſemblées adminiſtratives doivent faire fructifier, auquel elles doivent ſervir de bouſſole ou de point de ralliement.

Les adminiſtrations entourées de l'eſprit public, ne doivent cependant pas l'attendre, elles doivent le devancer & le faire naître. Par la publicité de leurs ſéances, par l'impreſſion de leurs travaux les plus recommandables, il leur eſt facile de lui donner la pente naturelle que la raiſon & les loix ont creuſée au-devant d'elles.

Parlant ſans ceſſe au peuple, de loix adminiſtratives, agiſſant à tout inſtant pour les développer & les mettre en pratique, les

adminiſtrateurs ont l'avantage d'une part, de pomper en maſſe des pouvoirs légiſlatif & exécutif, les grands principes qui aſſurent les droits impreſcriptibles de la nation, par une correſpondance ſuivie, & de l'autre de les rendre en détail dans le ſein des foyers.

Placés par la loi & la conſtitution au milieu de l'échelle du gouvernement, ils dirigent ainſi le cours de l'eſprit public, le diſſéminent, le diſtribuent, en y ajoutant tout ce que leur ſenſibilité individuelle, leur goût & leur patriotiſme peuvent accroître à ſa maſſe. Ainſi leurs travaux deviennent faciles ou pénibles par l'effet de la préſence ou de l'abſence de l'eſprit public, en proportion auſſi que les réſiſtances diminuent, que l'obéiſſance à la loi devient familiere & exacte.

Mais c'eſt ſur-tout dans les divers comités ou bureaux que s'en préparent & développent les éléments. Un travail de ce genre eſt d'autant plus digne d'éloges qu'il eſt plus obſcur. Une étude ſeche & difficile, ſeulement animée par la certitude de l'utilité publique ; des rapports compliqués par l'effet d'une erreur involontaire, ou de la mauvaiſe foi adroitement voilée : voilà ce que tous les jours, à toutes les heures préſentent les opérations des corps ad-

miniſtratif; voilà les obſtacles qu'ils ont à ſurmonter pour donner à l'eſprit public l'effet le plus avantageux à la République.

Dans les circonſtances préſentes, dans leſquelles les adminiſtrateurs ont fait preuve d'un grand courage en acceptant une honorable fonction, dans l'eſpace imprévu de la durée de leur adminiſtration, au terme prochain ou éloigné de leur exiſtence politique; les membres de l'adminiſtration particuliere du département recueilleront un ſentiment bien doux, celui de n'avoir négligé aucun moyen, laiſſé échapper aucune occaſion de faire naître l'eſprit public, de le répandre & fortifier par tout ce que les loix leur accorden det pouvoirs, l'amour de leurs ſemblables leur donne de forces, l'attachement à la République leur inſpire de reſſources pour affermir l'empire des loix & aſſurer la ſouveraineté du peuple.

Toutes les routes que vient de parcourir l'eſprit public, ne ſont que des ſections de la route principale qui part de la cité où ſiegent nos légiſlateurs, vraie capitale de l'eſprit public, &, comme les rayons du ſoleil, ſe diſtribuant d'un centre unique ſur toute la ſurface de la République.

Oui, c'eſt de l'Aſſemblée Nationale que doit arriver ou notre vie ou notre mort. C'eſt là que l'eſprit public raſſemblé dans un réſervoir immenſe doit ſe répandre & ſe répand en effet dans tous les réſervoirs ſecondaires qui doivent vivifier tous les arbres d'une bonne conſtitution. S'il s'y vicie, tout eſt perdu. Si au contraire il s'y épure & augmente, tout s'ouvre aux plus hautes eſpérances, & préſage des certitudes les mieux fondées.

Deux cauſes également funeſtes ſe ſont oppoſées & s'oppoſent encore à la perfection de cet eſprit public; trop de confiance paſſée, trop de défiance préſente. Le peuple a touché à ces deux extrêmes, & le peuple a eu raiſon. Trompé dans ſon choix, il a dû voir dans quelques-uns de ſes légiſlateurs toutes les allures de la perfidie, il a entendu tout le langage de la trahiſon. Il eſt tombé tout-à-coup dans l'extrêmité contraire : cela pouvoit-il être autrement ?

Cependant il rectifiera cette derniere prévention. Il ſe placera de lui-même, par une expérience plus lumineuſe, dans la juſte balance de ſes affections. Il apprendra que la raiſon qui lui ſert de guide, peut auſſi quelquefois l'égarer ; que dans les mains même du

plus ſage elle eſt un double glaive. Le temps ſeul, a droit de l'éclairer Il faut que de lui-même & ſans y être excité par des conſidérations particulieres, l'eſprit public le guide, le conduiſe dans ce juſte milieu, hors duquel & en tout, l'égarement commence.

Pour ce moment-ci, la défiance n'eſt que trop commandée par les nombreuſes conſpirations découvertes, ou défections opérées. Elles mettent dans un jour horrible cet amas de crimes dont l'objet étoit d'étouffer la liberté dans ſon berceau. L'eſprit public en doit ſouffrir dans ces circonſtances, mais pour peu de temps. Mais en même-temps, elle laiſſe dans l'ame de l'homme de bien & du véritable patriote un ſentiment triſte & profond, d'avoir à ſuſpecter comme vils & petits, ceux qu'une longue habitude nous avoit forcés à reſpecter comme grands. Mirabeau, nos légiſlateurs ont voilé ton effigie ; l'arrêt de la poſtérité eſt prononcé.

Mais, n'exiſte-t-il point de moyens à employer, pour écarter par une meſure générale, l'erreur dans tous nos choix & nos délégations? Citoyens, ô vous mes freres ! permettez que j'énonce devant vous mon opinion, & que nous recherchions enſemble ces moyens deſirés.

Pour ſecouer une défiance trop chérement achetée, pour nous garantir d'une confiance trop aveugle, il nous faut faire, je penſe, une étude nullement difficile. Voulons-nous ne jamais nous égarer? eſtimons l'homme privé avant de juger l'homme public. Avant d'accorder notre admiration pour les talents de l'eſprit, ſachons accorder notre hommage aux ſentiments du cœur. Dans la balance d'une morale ſévere, l'honnête homme paſſera, en fait d'utilité publique, avant l'homme de génie; & l'expérience des bons gouvernements s'accorde avec ces principes.

Celui qui eſt vrai, bon fils, bon pere, bon mari, ami des loix, ſenſible, exact aux devoirs de ſon état, fidele à ſes promeſſes; celui que des mœurs ſcandaleuſes n'ont jamais ſignalé, que des dettes inutiles ou inconſidérées ne rendent point colere, ni léger, ni chagrin, ni injuſte; celui-là eſt digne de notre choix; comptons ſur ſes ſerments.

Songeons combien il auroit de ſacrifices à faire avant de ſe parjurer. Principes, exemples, éducation, habitude, honneur; il faudroit qu'il anéantît tout cela à la fois, que de gaieté de cœur il renonçât à ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes, l'eſtime publique;

pour

pour se livrer à ce qu'il y a de plus affreux, le mépris public. Non, cela n'est pas possible: non, l'histoire n'en fournit aucun exemple. Les crimes qui épouvantent notre raison & éclatent tout-à-coup dans la société, ont eu une gradation lente & que nous ignorons. Ah! si nous fouillions dans la vie privée de celui qui trahit sa patrie, nous ne serions plus étonnés! nous decouvririons le monstre caché, avant d'appercevoir le scélérat public. En un mot, Citoyens, la république n'est qu'une grande famille. Celui qui s'est rendu cher à sa famille, à ses amis & dans son ménage, se rendra cher à ses concitoyens dans quelque poste qu'ils lui assigneront. Il n'acceptera aucune place, il ne fera aucun serment s'il ne sent en lui la force de s'acquitter. Mais s'il accepte, & qu'il jure de remplir ses devoirs, Citoyens, reposons-nous sur lui.

Citoyens, je vous ai parlé rapidement de l'esprit public. Je n'ai fait que crayonner un tableau immense & séduisant. J'ai tâché de prouver qu'il devoit être le concours de nos efforts réunis pour la prospérité publique, & qu'il devoit atteindre ce but. Je n'ai fait qu'exprimer ce que vos cœurs sentent tous, heureux si je n'ai point été au-dessous de mon sujet!

251

Faisons donc un pacte unanime d'en préparer & accomplir les heureux effets. Que tous les pouvoirs constitués se dégagent & des petites passions individuelles, & de la vanité de l'esprit de corps, tous ennemis de l'esprit public. Que l'union fasse notre force, fasse celle de la loi; que la paix soit notre guide. Voyons dans l'avenir la plus haute destinée, & la durée la plus étendue d'une république forte & heureuse : & s'il est vrai que toutes les institutions humaines doivent tour à-tour périr; s'il est vrai qu'il n'y a point d'empire & de gouvernement, que le temps ne ronge & ne détruise à la fin; que la postérité, au moins, ne nous adresse aucun reproche fondé, d'en avoir par négligence accéléré le terme fatal. C'est sans doute le plus ardent de vos vœux; ce sera le dernier de ma vie.